

**JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.**

Vol. I.—No. 14.

QUEBEC, SAMÉDI, 13 JUILLET 1878.

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIM.

**BUILLETON DU "CANCAN."**

13 JUILLET 1878.—No 5.

**LES NEZ LONGS ET LES NEZ COURTS.**

(Suite et fin.)

Mais ça coupe la respiration, allez. Vous donner en vingt-cinq lignes tant de volumes que la Revalessière Barry a gué i de rhumatismes, en six ans! Non, les gens qui vous lisent peuvent pas se faire une idée de la graine qu'on se donne à condenser ainsi des milliers d'ouvrages en peu de mots. Ce n'est pas pour me vanter ; mais je peux dire que c'est réussi.

Si je donnerai un exemplaire de l'Ouvrier, doré sur tranche, à celui qui m'apportera qu'on trouve dans n'importe quelle boutique, — je veux dire quel roman — un article meilleur marché.....

m'embrouille avec la redingote grise et le diable vert; mais je soutiens que l'histoire ci-dessus, d'Oscar et de Malvina, est le résumé admirable, fidèle, de tous les romans sentimentaux qui sont publiés en France et à l'étranger, depuis cent ans.

Seulement, au goût des amateurs, il est pas défendu d'ornementer un tant et peu les choses, on peut ajouter, par exemple, un sorcier, des bohémiens, quelques voleurs, le diable lui-même ; mais ce qui fait surtout un admirable effet, voyez-vous, ce qui dépasse tout le reste, de cent douzaines, pour l'impression qu'on veut produire, c'est quand on insère dans la chose, l'inquisition, le couvent de n'importe quel ordre, et surtout, un Jésuite. Oh! Monsieur le Révérend Père, bien canaille, bien poérite, bien féroce ; parlez-moi de cette ficelle-là! Demandez plutôt à M. Sue, et Bazac, et consorts. Rien de plus facile à faire : le public y regarde pas de très-près ; que ce soit même invraisemblable, ça ne fait rien, pourvu qu'on trouve dans cette ficelle un poil de barbe de capucin, ça suffit, quand même il y ferait l'effet de cheveux sur la soupe.

Et les auteurs qui privent leurs lecteurs de cette douce consolation, litté-

raire sont très-inexcusables, parce que rien n'est plus aisé que d'int oduire un personnage comme ceux là dans un livre imprimé. On peut être bête comme une oie, et écrire comme moi, ou pis encore, si c'est possible, et savoir saupoudrer un roman de capucins et de visitandines : voyez plutôt les œuvres de.... mais non ; il vaut mieux me croire que d'y aller voir.

Ce qui fait bien, aussi, soit dit entre nous, c'est le style. Ah! pour le style parlons-en. Je n'ai pas le temps de vous donner des échantillons du style de tous les romanciers à la mode, très-passés ou vivants, qui ont illustré leur patrie depuis un siècle ; mais en thèse générale, rien n'est plus aisé que de se faire un joli style. Comme je suis dans un de mes jours de générosité, je vais vous livrer cet important secret, gratis.

Si vous êtes de l'école ancienne (j'avoue qu'elle n'est presque plus de mode), vous n'aurez qu'à donner à chaque substantifs un adjectif quelconque en guise de porte queue, ou de valet d'anti-chambre. Au lieu de dire jeune homme, jeune fille, cheval, anguille ou cornichon, vous direz : noble jeune homme, jeune fille charmante, fier cheval, anguille rampante, cornichon confit. Ça suffit, et au-delà, pour faire un roman très-remarquable dans le genre classique.

Que si, au contraire, vous vous sentez des aptitudes et des goûts particuliers, pour le romantisme, ce n'est pas plus difficile. Je me suis assuré, après de longues études, que dans le genre ancien et dans le genre moderne, on se servait ordinairement des mêmes mots pêchés dans le même dictionnaire ; la seule différence consiste dans leur association respective. Les anciens suivaient la loi des sympathies, et les modernes suivent celle des antipathies voilà toute la finesse de la chose. Avec les uns, on a le plaisir de retrouver une vieille connaissance ; avec les autres, celui de rencontrer une curiosité inattendue. Voulez-vous des exemples, en voici : prenons quelques mots au hasard ; le mot malpropreté, par exemple : Mme Cottin dira : malpropreté dégoûtante ; M. V. Hugo dira : divine malpropreté, ou : céleste malpropreté ; ou, enfin, n'importe quoi qui rehausse la malpropreté aux yeux du

vulgaire. Parlez-vous de Dieu ; un ancien vous dira : un Dieu qu'on adore qu'on révère, qu'on prie ; le grand Hugo tirera de sa boîte à surprise le grand bon Dieu de son invention. et vous dira qu'on le fourbit, qu'on l'épousète, et même qu'on l'échenille.

Vous verrez qu'un de ces quatre matins, on sera obligé d'ouvrir une souscription pour fournir des mouchoirs de poche à ce pauvre dieu, qui se sera enrhumé du cerveau.

Mais revenons à nos petits agneaux.

Nous en sommes restés, si ma mémoire est fidèle, au point d'orgue final de nos soixante-quatre mille romans : le mariage d'un Oscar et d'une Malvina quelconques, mariage qui s'est accompli, malgré papa et malgré maman, malgré Rodin, malgré l'Inquisition, les Capucins, les Trappistes, les Jésuites, les Curés, les bedeaux, les enfants de chœur, les Ursulines, et généralement tous ceux qui avaient un intérêt immense à s'opposer à cette union. L'histoire s'est terminée, à la satisfaction générale, par la phrase de bénédiction ordinaire...., longues et heureuses années, et des enfants qui leur ressemblent. Voilà qui va bien.

Tout cela, direz-vous, ce sont des romans : parbleu, je le sais aussi bien que vous ; mais ce que vous savez aussi bien que moi, c'est que les personnages de romans ne diffèrent des personnages du monde réel qu'en un seul point : c'est qu'ils n'ont jamais besoins de boire, ni de manger, ni de dormir.

—Exceptons les héros de romans anglais, qui mangent et boivent presque autant que dans la vie réelle ; — mais tous, anglais et autres, finissent par le mariage et les souhaits d'une félicité éternelle, et des enfants qui leur ressemblent. J'y tiens.

A l'histoire de ces messieurs et de ces dames, pourtant, il est un quatrième et dernier chapitre qu'il faudrait absolument ajouter, sous peine de la voir éternellement incomplète. J'en vais essayer l'ébauche ; mais si je ne parviens pas à m'élever à une si grande hauteur que dans les lignes précédentes le lecteur m'excusera : mes lecteurs sont si indulgents!

La raison de mes craintes est que je ne crois pas avoir de devanciers en

cette matière ; personne qui n'est ouvert la voie, fait le dictionnaire, ni battu le chemin. Le quatrième et dernier chapitre de bien des mariages d'inclination, pourrait donc, ordinairement, se formuler ainsi ;

**QUATRIÈME PARTIE.**

Lune de miel, nouvelle lune, premier quartier, pleine lune, dernier quartier ; bonnet de coton ; caprice de madame, mauvaise humeur de monsieur ; moutards qui crient ; laisse-moi tranquille ! Ah ! si j'avais su ! malheur m'avait bien dit.... va te p... mener, tu me fatigues ; maudit soit le jour où je t'ai pris ! j'aurais bien mieux fait de rester fille ; pourquoi donc me suis-je mariée ? Chaines éternelles ; nœuds indissolubles de Phymen ; avenir noir comme tous les diables... et des enfants qui leurs ressemblent.

Ainsi finit, généralement, le quatrième et dernier chapitre ; à moins qu'il ne se termine plus mal encore, ce qui n'est pas rare, même à Paris : et ainsi sont traités, même dès cette vie, la plupart de ceux qui se permettent de mépriser la prophétique menace du quatrième des commandements de Dieu.

Ça commence par être poétique et couleur de roses : et ça finit, quelquefois par l'arsenic ou des coups de couteau ; quand on a peur de la police, on se contente de la pelle à feu, ou du manche à balai.

Et maintenant, ô jeunesse, si vous vous y laissez pincer, vous saurez que ce n'est pas ma faute.

Et vous, ô mesdemoiselles, si on vous trouve, désormais, le nez fourré dans un roman, c'est que, positivement, vous avez le diable au corps, de plus, un fameux estomac ; après la lecture des soixante-quatre mille volumes qui précèdent, vous devez être rassasiées de romans pour toute votre vie, et au-delà.

**ÉPILOGUE.**

Revenons aux gens qui ont le nez long.

Ceux-là, quand ils se marient, ne méprisent jamais les conventions, ne négligent pas la question d'inclination, ne se marient pas contre leur inclination.

Mais ils savent qu'il est des convenances chrétiennes, un intérêt des âmes, une intimation légitime. Ils croient qu'il est aussi des convenances de caractère et d'humeur, un intérêt éternel, et que l'affection qui n'est pas basée sur l'estime, est un feu de paille, où l'on se brûle pas à se brûler les doigts.

Ils n'oublient jamais que l'autorité paternelle ne sera respectée en eux, qu'autant et de la manière qu'ils l'auront eux-mêmes respectée; que les passions du cœur doivent être réprimées, quand le devoir l'exige; et ne sont jamais un mobile suffisant, ni une règle inflexible de leurs actions.

Ces gens-là ont été à l'école de M<sup>ssieu</sup> Quantois; et connaissent le chemin de l'église de leur village.

Quand je vous disais qu'ils ont véritablement le nez long!

## LE CANCAN.

ST. SAUVEUR, 13 JUILLET 1876

**AVIS** - Nous avertissons nos dépôts qu'ils doivent payer ce qui nous est dû tous les mois, sinon, nous cesserons de leurs envoyer le *Cancan*.

### POLITIQUE.

Boileau a dit quelque part que l'ennui naquit un jour de l'uniformité. Cela se peut fort bien, nous n'en doutons pas; mais ce qu'il a de certain c'est que l'assemblée législative n'enfermera jamais l'ennui. Rien de plus difforme que la manière dont agissent nos députés de ce temps-ci.

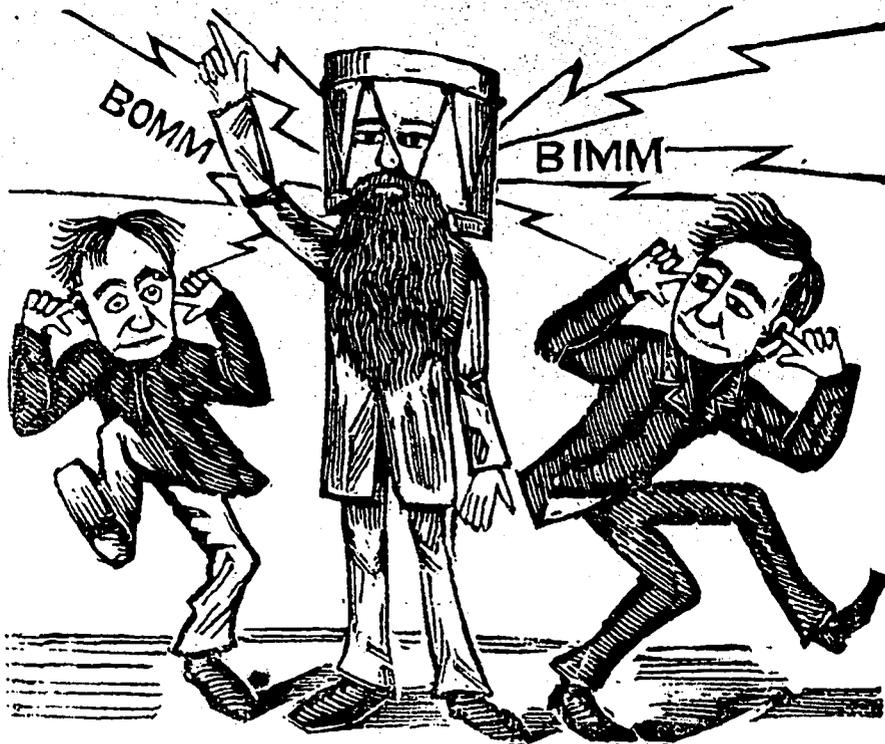
Afin de faire les trente-un jours pour recevoir la paye complète, ils ont simulé beaucoup d'affaires et de besogne qu'ils discutaient entr'eux à coup de grands discours vides de sens.

Aujourd'hui ils ont découvert une nouvelle méthode très-ingénieuse et peu fatigante pour l'esprit; la politique se fait maintenant à coup de pieds.

Les mauvaises langues laissent entrevoir que c'est Saint Tarte, député de Bonaventure, qui a fait cette découverte. Le *Cancan* n'assure rien, il vous donne la rumeur telle qu'elle est.

Il n'y a plus que M. Picard qui parle. Ce savant tribun entretient la chambre de fossés, piquets, rigoles, engrais améliorés, etc., etc.

Molleur à Québec a aussi fait un long discours au sujet de la colonisation: c'est-à-dire qu'il a



TAILLON QUI DÉCLAME.

Brerrrr... quel bruit! nous avons le tympan tout déchiré, faites taire cet homme-là au plus vite. Impossible, il enterre l'orateur et tout le reste de la chambre, on n'entendrait pas Dieu tonner. Tout les députés ont les doigts dans les oreilles, ils souffrent des supplices horribles. Les gens des galeries épouvantés par ce bruit infernal se sont enfuis à toutes jambes. Le *Cancan* seul, suffoqué par les vibrations de l'air, est resté sans connaissance sur la place, il attend la mort d'un moment à l'autre.

dit des mots, pour du sens, point; personne n'a rien compris.

Cependant la grosse voix de M. Taillon et le gros *bill* qu'il a introduit devant la chambre, a un peu dissipé la paresse qui submergeait nos députés. Chapleau a brassé sa savonnerie, il a soufflé dans sa pipe et les plus belles bulles que l'on puisse imaginer en sont sorties comme par enchantement. Le dévidoire premier a dévidé l'espace d'une heure. Je ne sais pas si c'est le *Cancan* ou lui qui est fou, mais ce que nous savons bien c'est que le *Cancan* n'a rien compris dans son long discours et il n'est pas le seul. La teneur de cette homélie aurait peut-être pu faire devant un juge de paix.

La laine dévidée par le dévidoire a été tordue par le rouet de St. Jean, l'hon. M. Marchand. Quand il parle, ce monsieur, il imite pas mal le bruit produit par un rouet se mouvant lentement sous les pieds légers d'une villageoise mélancolique.

M. Joly a pleuré, brailé, pleurniché, s'est lamenté très long-temps sans pouvoir attendrir personne.

M. Taillon a aussi par... rien qu'à penser que M. Taillon

aurait pu parler, c'est comme s'il nous tombait un boulet de vingt livres dans chaque oreille.

M. Tarte aurait bien voulu dire son mot, mais ses amis craignaient avec raison qu'il fit des folies.

### RESIGNER OU SE RESIGNER.

Les cinq années de la session fédérale sont terminées. D'ici à quelques temps la grande joute électorale commencera de par le pays.

Bien des députés qui ont siégé à la dernière session, auront à se résigner à une défaite. C'est ce qu'a cru entrevoir le député de Lévis, et M. Fréchette a trouvé de meilleur goût de résigner au lieu de se résigner. Simple préférence grammaticale, le verbe actif pour le verbe réfléchi.

M. Fréchette résigne et les libéraux de Lévis seront obligés de se résigner à se passer de lui.

Il y a même, paraît-il, sous cette résignation une question plus grave, le peuple n'aura pas besoins d'une grande dose de résignation pour laisser M. Fréchette à sa poésie; mais il faudrait en même temps qu'il se résigne à voir la construction du bassin de radoub retardée pour longtemps et partant, pas d'ouvrage.

Pourtant le peuple avait la résignation de confier son mandat à bien des députés sur cette promesse, espérons que la résignation de M. Fréchette

lui apprendra la résignation.

Il paraît que cinq années de vie publique ont complètement dégoûté. M. Fréchette de M. McKenzie, puisse-t-il passer ses lunettes à ses mendataires

### ACTUALITÉS.

Il y a temps pour rire et temps pour être sérieux; en d'autres termes il y a temps pour s'amuser et temps pour travailler. C'est ce que ne paraissent pas comprendre nos gouvernants de ce temps-ci; car nous ne les voyons que s'amuser à se chicaner et non pas travailler à donner au plus vite de l'ouvrage au peuple qui en a pourtant un grand besoin.

Mais le *Cancan* qui a toujours coutume de rire, veut être sérieux au moins dans cet article afin d'être en accord avec la maxime citée plus haut.

Nous nous intéressons à un très-haut degré au bonheur du peuple en général et ne nous occupant pas du tout des partis politiques, nous nous demandons quel bien il est résulté pour le peuple, au point de vue pratique, de ce que l'on est convenu d'appeler le "Coup-d'Etat". Depuis trois mois que le coup-d'Etat a été accompli, et qu'il a été reçu à bras ouvert par le peuple de Québec comme un présent venu du ciel, avons-nous vu fleurir l'âge-d'or comme on nous l'avait promis? Avons-nous vu les gouvernants qui doivent toujours être les pères du peuple, pousser avec vigueur les entreprises de chemin de fer, du bassin de radoub, etc., etc., afin de donner de l'ouvrage au peuple, et de le faire nager dans l'opulence, comme on lui faisait entrevoir? Nous laisserons le peuple répondre lui-même à ces questions, de peur que si nous répondions à sa place l'on nous accusât de nous mêler aux partis politiques.

Tout ce que nous savons c'est que si le peuple ne nage pas dans l'opulence, au moins il peut nager dans l'eau; c'est toujours un grand avantage au régime de liberté sous lequel nous vivons. Nous pourrions de plus, si le peuple voulait nous le permettre, lui dire que dans toute cette affaire du Coup-d'Etat, il a joué le rôle des poissons dans la fable de La Fontaine intitulée: "Les poissons et le cormoran", tandis que les acteurs du Coup-d'Etat ont joué le rôle du cormoran.

Afin de mieux juger de l'analogie voici le court résumé de cette fable:

"Un cormoran étant devenu vieux et trouvant la besogne de pêcher dans les étangs, au-dessus de ses forces, fit croire aux poissons d'un étang voisin que leur mort venait d'être décrétée par le maître de l'étang, et que le seul moyen de salut pour eux était de se laisser transporter par lui dans un vivier inconnu des traitres humains ou leur république serait sauvée. Mais une fois les poissons rendus dans ce port de refuge notre cormoran

Vous les prenait sous pécho, un jour l'un, l'autre le jour d'après.

### MORALE

Il leur appellé à leur dépens  
Qu'on ne doit pas avoir confiance  
En ceux qui sont toujours d'agens.

ous pourrions dire avec La Fou-

le peuple n'appris à ses dépens  
qu'il ne doit pas avoir confiance  
en ceux qui sont blagnours de gens.

N DÉPUTÉ MALHEUREUX.

le comté de Montmorency a un dé-  
malheureux et la chambre d'as-  
semblée est plus malheureuse de pos-  
séder un membre aussi turbulent que  
le député surnommé le "Sault (Sot)  
Montmorency." Ce serait une  
acte de charité à faire au public si les  
secrétaires de l'Asile Beauport vou-  
laient l'interner au moins pendant la  
session; les séances de la Chambre  
seraient pas troublées par le vacarme  
habituel que fait ce jeune gars.

aussitôt qu'un député possédait des  
papiers oratoires se lève pour prendre  
parole, l'on voit de suite le jeune  
homme, qui est aussi surnommé dévi-  
ant No. 2, se tremousser, tousser, cra-  
cher. S'animant à ce jeu à mesure  
l'orateur continue, il répète avec  
libellité comme un véritable perro-  
quet les derniers mots de chaque  
phrase, et lorsque l'orateur en est ren-  
tré sa partie la plus sérieuse et la  
plus éloquente de son discours, l'agita-  
tion du député de Montmorency arrive  
à son paroxysme: il gesticule il  
siffle, il rit, il crie, il tempête, des  
mots incohérents sortent de sa bouche  
et il se démente enfin comme un  
diable tombé dans l'eau bénite.

suivant l'opinion de l'hon. Frs. Lan-  
glier, qui en a conféré avec plusieurs  
docteurs distingués et suivant l'opi-  
nion désintéressée du savant docteur  
de la mer, qui tous deux ont prétendu  
ces jours derniers en Chambre qu'il y  
avait grande chance de guérir la folie, et  
principalement la folie furieuse, lors-  
qu'elle est prise à temps, c'est-à-dire  
lorsqu'on soigne le patient lorsqu'il ne  
peut en ressentir les premières  
symptômes, nous croyons que la Chambre  
peut un acte d'économie de pupitre et  
de humanité envers ce pauvre homme  
en lui votant une pension à l'Asile  
Beauport.

son état bien que n'étant pas encore  
déclaré incurable est certainement  
grave et mérite un prompt remède;  
les douches d'eau glacée au-  
raient, nous n'en doutons pas, un bon  
effet, et contribueraient dans une  
grande mesure à lui apprendre à mieux  
comporter en Chambre.

Le Cancan ayant émis son humble  
opinion sur le sujet, soumet le cas à  
un grand nombre de lecteurs, qui, il espère,  
verront aucune haine de sa part  
dans le compte rendu détaillé du  
procès de folie du député de Montmo-  
rency; au contraire le Cancan sou-  
haite de tout cœur que pour l'honneur  
de la représentation nationale, le cas  
qui leur est soumis recevra de leur part  
la plus sérieuse attention et que tous  
les empressement suggéreront les remèdes  
qu'ils croiront les plus propres à  
guérir la manie presque furieuse de  
Charles Langelier.



NOTRE REPORTER A MONTRÉAL LE 12 JUILLET.

Voir et jaser, telle est la mission que nous lui avons confiée.

Le choix du Cancan a tombé sur une commère de Stadacona parce que les dames de ce pays ont la réputation d'avoir la langue singulièrement bien pendue. Au concours que nous lui avons fait subir, la palme a été chaudement disputée par des poissonnières du marché Jacques-Cartier, de la Halle de la Basse-Ville et par certaines breilles qui fréquentent le magasin de M. Hudon. Mais la représentante de Stadacona a triomphé parce qu'elle pouvait dire 25 paroles à la minute, et détruire 25 réputation par heure.

Malheureusement le député de Montmorency n'avait pu se présenter, la palme lui serait revenue de droit, la réputation de ce monsieur étant solidement établie le met déjà hors concours.

Que les commères de St. Sauveur ne soient point jalouses, nous connaissons leurs qualités et nous savons apprécier leur mérite.

Le Cancan les conserve pour une plus grande circonstance.

LA POLICE SECRÈTE.

Le Cancan a entendu un de ces soirs un entretien de la nouvelle police secrète, qui n'est plus secrète maintenant, car tous les citoyens de Québec se montrent du doigt les trois membres qui la composent. Pour l'information de nos lecteurs de la campagne nous leur dirons qu'ils se nomment: 1er Bob Smith, 2ème Ignace Fortier; 3ème le dentiste Casgrain.

Voici donc l'entretien tel que nous l'avons surpris.

Bob Smith.—Eh bien, Ignace, as-tu fait de la besogne aujourd'hui?

Ignace.—Non, ce n'est pas comme une anguille, je ne puis parvenir à mettre la main dessus; je pense qu'il est protégé par ses médailles et son scapulaire.

Dr Casgrain.—C'est un reste de préjugé que tu conserves trop longtemps de penser que des médailles et des scapulaires protègent un homme. Hamilton a bien donné la preuve du contraire à Bonaventure lorsqu'il a caressé Tarte.

Bob Smith.—Voyons, ne mêlons pas la religion à la politique, vous savez que c'est contre nos principes.

Venez prendre quelque chose, nous trouverons des idées au fond de nos verres, c'est un moyen qui m'a toujours réussi lorsque j'avais une affaire difficile à résoudre.

Après la ronde payée par Bob, vint celle payée par Ignace, puis celle payée par le Dr. Casgrain et le Cancan craignant que les fumées du vin ne fissent dévoiler des secrets effrayants à ces terribles agents de police secrète, il s'éloigna au plus vite pour n'avoir rien de plus horrible à dévoiler au public.

SCANDALE.

Le Cancan a toujours pensé qu'il fallait observer le silence dans les galeries durant les séances; mais il s'est assuré du contraire dans la soirée du 6 juillet.

Les galeries des conseillers législatifs étaient encombrées de grosses dames, vêtues de soie, la figure joufflue et à la mine prétentieuse.

Le Cancan est peut-être un peu hardi de s'attaquer à d'aussi grosses dames, épouses, mères et femmes de députés. Mais le devoir avant tout,

nous avons trouvé qu'elles étaient bavardes plus que n'importe quelle revendeuse, et nous allons le dire.

Ce sont elles qui faisaient le Tenor dans la partie de vacarme qui s'est jouée à la chambre ce jour-là; Les députés se chamaillaient en bas et les femmes cocassaient en haut.

Monsieur Joly qui est un fameux musicien, a pensé que la voix aigre de Charles ferait mieux parmi les femmes que parmi les députés et il l'a envoyé dans les galeries. L'essai n'a pas réussi, le petit Charles étant plus bavard qu'elles, les a entrées et elles se sont tuées. Sous ces circonstances, la voix criarde de Charles n'était pas assez forte pour amoindrir le bruit que faisait M. Taillon avec son tambour, et celui fourrait par Tarte jouant des castagnettes avec ses pieds.

Le coup était manqué, M. Joly a été obligé de laisser les choses comme à l'ordinaire et de faire descendre Charles.

TOCSIN NÉCESSITÉ PAR UN TOCSON.

Le sot du comté de Montmorency est passé sur la rivière du Sault pour aller au château afin de se convaincre qu'il fera le saut à sa prochaine rencontre avec le troupeau. Comme un homme qui fréquente les bouchons, monté sur le perron il faisait le polisson. Monsieur Richard s'est avancé avec une hant en lui disant va-t-en bavard. Le petit Charles s'est fâché, il s'est écrié je suis le membre du comté, je parlerai autant que je voudrai: M. le Curé a appelé le sacristain en lui disant: au risque de te casser les reins, tire la queue de ta cloche pour faire taire ce propre à rien. Le bedeau à tant s'enner que les gens se sont effrayés, se sont emportés, se sont chamaillés et Charles a été obligé de décamper.

A TRAVERS LES PORTES.

Le Cancan était assis l'autre jour sur l'un des bancs qui se trouvent dans le corridor qui conduit à la chambre des séances, lorsqu'une vision des plus fantastique vint à passer devant ses yeux.

Par la droite il vit arriver le père Nicodème avec une liasse de papiers dans la main, et de l'autre côté maître Boutin fit son apparition dans les mêmes conditions.

Parmi les paperasses du père Nicodème, le Cancan aperçut une circulaire du Pain-Killer et une annonce de la maison Pilon de Montréal. Ce ne sont pas papiers tout-à-fait parlementaires, nous supposons que le bonhomme s'amuse avec cela durant les séances.

Pour Jérôme Boutin il avait dans la main une réclame de H. Gagnon, imprimée en lettres de six pouces, une affiche représentant le théâtre qui jouent les mensuels à la Salle de Musique de ce temps-ci.

Après information nous avons appris du père Boutin (il est très-communiqué) qu'il ramassait ces papiers-là

pour amuser p'tit Louis son dernier.  
Les gens de Dorchester et de Bellechasse doivent être heureux de se voir si bien représentés en parlement. Il s'enfaut de beaucoup que nous soyons contre l'idée d'envoyer des habitants en parlement, mais ce que nous n'admettons pas c'est qu'il faille envoyer des cornichons pour la députation. Quand bien même ces deux cultivateurs seraient moins voleurs qu'un avocat ou tout autre homme de profession, s'ils sont trop simples pour s'empêcher d'être volés, c'est la même chose, les électeurs n'en seront pas plus riches, et de plus ils courent le risque d'avoir honte de leurs députés.

FLANERIE.

Suite.

Il est peut-être un fait que nos lecteurs remarquent et qu'ils n'ont jamais cherché à approfondir. Le *Cancan* a encore fait cette étude pour la société. Vous voyez circuler tous les jours dans les rues de notre ville et même dans nos campagnes, un grand nombre de commerçants qui n'ont qu'une branche spéciale, ils font le commerce sur les guenilles. Voici leur classement en histoire naturelle : gens humains, famille, guenilles sous poile haillon. Puisque ce sont tous gens de même espèce, ils doivent avoir beaucoup d'affinité les uns pour les autres et aimer à vivre dans le même lieu.

A présent que l'on demande à n'importe quel homme où est le comité central des chiffonniers et leur demeure principale, il sera bien en peine de répondre.

Et bien, écoutez tous, le *Cancan* va vous le dire : vous trouverez cette belle phalange de l'humanité à St. Sauveur ; tant et si bien que les orateurs que le *Cancan* vous signalait sur son dernier numéro, étaient gens de l'espèce.

Quand le *Cancan* est arrivé parmi eux, on parlait guenille. Comme nous ne sommes pas fiers, notre première impression a été de nous mettre de la partie. Le *Cancan* a même soutenu une thèse assez difficile sur l'une des branches les plus importantes de ce commerce. La dispute a été très chaude, parce qu'il y avait parmi les chiffonniers un d'eux qui avait fait un cour complet au séminaire de Québec, et qui, le latin aidant, nous soutenait hardiment qu'il était préférable d'acheter les guenilles au *pour chat* qu'à la pesée.

Le *Cancan* supportait le contraire, en s'appuyant sur ce que le *pour chat* doit être un sujet de démoralisation pour les gens, parce que dans ces espèces de marchés, le vendeur et l'acheteur font tout leur possible pour se tromper mutuellement. Un des chiffonniers présent appuyait cette argumentation par un exemple. Un jour dit-il, j'achetai un certain petit lot de chiffons, et l'on m'assura qu'il devait s'y trouver un jupon presque neuf.

Après inventaire du paquet je trouvai que c'était, non pas un jupon, mais une

jaquette, et encore elle était toute déchirée. A la suite d'une argumentation aussi serrée et d'un si fort exemple, la question se trouvait vidée ; le récalcitrant s'avoua vaincu.

A la discussion sur les guenilles succéda la politique. Le *Cancan*, comme tout le monde le connaît, est parfaitement indépendant, cet état de chose lui donne un grand avantage sur les autres. Parmi les discutants, il y avait deux libéraux, un orangiste, un framaçon et un conservateur, tous gens de corde comme vous le voyez.

Les pourparlers s'engagèrent d'abord sur le gouvernement de Québec.

A tout seigneur, tout honneur, un libéral parla le premier et il le fit en ses termes : Enfin nous sommes débarrassés de tout ce tas d'hypocrites qui composaient le gouvernement de Bourcherville, à présent nous avons l'homme qu'il nous faut ; et cet homme c'est M. Joly. Dans l'affaire de la grève il nous a bien aidé, j'étais engagé et il a payé pour moi. C'est vrai que c'est lui qui nous avait souillé ces petites fredaines, aussi il a payé les pots cassés.

Quant je vois Tartie la crasse essayer à jeter du louché sur le compte de cet homme, je viens en furie, et de rage je pourrais lancer ma poche de guenilles à bas ! Mille non d'un chiffon, qu'il est canaille cet homme là ! et puis son *Canadien* donc, il ne dit pas une vérité par année ; c'est le cauchemar des libéraux.

Faute d'espace le *Cancan* ne pourra rapporter tout son discours aujourd'hui, à un autre tantôt.

(A continuer.)

AVIS AUX VIEILLES FILLES.

Que celles d'entr'elles que Sainte Catherine a si bien coiffées qu'elles ne peuvent plus passer dans la porte du mariage ne désespèrent pas ; le *Cancan* va leur enseigner un autre tour pour s'y fourer.

La nouvelle qu'un mariage a eu lieu à la prison la semaine dernière est parvenue aux oreilles de tout le monde ; or les nouveaux époux étaient un vieux garçon et une vieille fille qui n'avaient jamais pu atteindre l'hyménée dans le monde : donc la prison est un moyen salutaire pour se décoiffer. Il est vrai que la lune de miel est plutôt une lune de vinaigre ; mais n'importe, on a le plaisir d'avoir trompé Sainte Catherine.

BALIVERNES.

Un curé de village, scandalisé de la chanson du mirliton, s'éleva fortement, dans un prône, contre ceux qui la chantaient. Le lendemain, une de ses paroissiennes lui demanda pourquoi le mirliton avait si fort allumé son zèle. "Ce n'est, lui dit-elle, autre chose que la gaze que je porte sur la tête.

—Ma foi, dit le curé, je n'en savais rien : dimanche prochain, je réparerai cela." En effet, au prône suivant, il dit à ses paroissiens : "Mes frères, je vous ai beaucoup gourmandés dimanche dernier sur le mirliton ; mais, depuis que j'ai vu celui de mademoiselle Javotte, j'ai trouvé que c'était si peu de chose, qu'en vérité il ne valait pas la peine d'en parler."

Un mandiant qui n'était affligé que d'une légère infirmité, rencontre un jour un individu de la même profession dont la vue faisait horreur. "Combien gagnes-tu par jour ? lui dit-il. — Quarante sous. — Quarante sous ! reprend l'autre, je ne donnerais pas ma journée pour vingt francs, si j'avais le bonheur d'être aussi infirme que toi."

Un gaseon aimait fort une jolie fille, douée à la fois d'une grande douceur et d'un esprit très-agréable. Un jour qu'il était auprès d'elle, pendant qu'elle travaillait à l'aiguille, elle se piqua jusqu'au sang et se laissa échapper un petit cri de surprise et de douleur. — Ah ! Mademoiselle, s'écria-t-il, que faites-vous ? vous voulez donc vous tuer ? Ne savez-vous pas que toute blessure au cœur est mortelle ! Car vous avez de l'esprit jusqu'au bout des ongles et du cœur jusqu'au bout des doigts.

Un propriétaire revenait d'un petit voyage, et comme il allait rentrer chez lui, il aperçut un homme qui volait des châtaignes dans son parc. Il revient sur ces pas, et fait un détour d'une demi-lieue. A son arrivée, son domestique lui demanda la cause de son retard et d'une promenade si hors de propos. "C'est, dit-il, que j'ai aperçu dans mon parc un homme sur un arbre, qui volait des châtaignes ; je suis retourné sur mes pas afin qu'il ne me vit pas ; car s'il m'eût aperçu, la peur aurait pu le faire tomber, et peut-être se serait-il blessé mortellement. Des châtaignes valent-elles la mort d'un homme ?

Swift étant prêt à monter à cheval demanda ses botes, son domestique les lui apporta. "Pourquoi ne sont-elles pas nettoyées ? lui dit le doyen de Saint-Patrice.

—C'est que vous allez les salir tout à l'heure dans les chemins, et j'ai pensé que ce n'était pas la peine de les décroter." Un instant après, le domestique ayant demandé à Swift la clef du buffet : "Pourquoi faire ? lui dit son maître. — Pour déjeuner. — Oh ! reprit le docteur, comme vous aurez encore faim dans deux heures d'ici, ce n'est pas la peine de manger à présent."

Le poète Santeuil se retirait quelquefois plus tard qu'il ne convenait à un homme de son état.

Un soir, voulant rentrer à Saint-Victor après onze heures, le portier refusa de lui ouvrir, parce que, disait-il, on le lui avait défendu. Après bien des prières et bien des refus, notre poète glissa un demi-louis sous la porte, et les verrous tombèrent aussitôt.

A peine fut-il entré qu'il seignit d'avoir oublié un livre sur une borne où il s'était assis pendant qu'on le faisait attendre ; l'officieux portier sortit pour aller chercher le livre, et Santeuil de fermer aussitôt la porte sur lui.

Maître Pierre, qui était demi-nu, semit à frapper à la porte ; notre poète lui répondit qu'il n'ouvrira pas, parce que le prieur l'a défendu.

"Oh ! Monsieur de Santeuil, je vous ai ouvert de si bonne grâce !

—Je t'ouvrirai au même prix," dit Santeuil.

Le portier rend le demi-louis, et la porte lui est ouverte.

Un journaliste avait été invité par une dame élégante, mais peulettée, à un souper splendide. On l'invita à déposer un superbe poisson. Il s'acquitta de cette tâche, sert tous les convives, et ne réserve rien pour lui. On lui passe une magnifique dinde truffée, il en agit de même.

La maîtresse de la maison lui demande

s'il est indisposé ; il répond qu'il ne s'est jamais mieux porté.

"Je vois ce que c'est, dit-elle : vous avez soupé avant de venir ici.

— Hélas ! c'est vrai, mais je n'ai fait que conformer à la lettre de votre bill vous m'avez invité à souper."

Et il montre la lettre d'invitation. La grande dame avait écrit souper un c.

"Ah ! folle que je suis ! reprend-elle, j'ai oublié de mettre une cédille sous le c."

Le *CANCAN* est en vente chez M. Drouin et Frère, libraire, rue Joseph, St. Roch ; chez M. Bélan, tabacconiste, No. 264, rue St. Jean ; chez M. Crémazie, libraire, Buade, Haute-Ville ; chez M. J. Gauvreau, libraire, 18 Rue St. Pie et No. 26 marché Pinlay, Bas-Ville ; chez M. Lacroix, tabacconiste, rue St. Valier, St. Sauveur ; Trudel, No. 16, Côte du Passage Lévis.

NOUVEAU BARBIER

M. A. LAROSE informe ses amis et le public en général, qu'il a ouvert une boutique de barbier, chez

M. BOLDOC, EPICIER,

Rue St. Valier, St. Sauveur

(Près de la bâtisse des Chars Urbains)



PORC !! PORC !!

LARD FRAIS,

LARD SALÉ,

JAMBON,

SAUCISSES,

SAINDOUX,

BEURRE,

CRUFS, etc.

Le tout en parfait ordre et à un extrême bon marché.

M. BELLEHACHE désire informer ses amis et le public qu'ils trouveront toujours à son état No. 3

HALLE JACQUES-CARTIER

Les articles ci-haut énumérés, et qu'ils seront servis avec promptitude et politesse.

M. BELLEHACHE se charge d'envoyer par les effets achetés chez lui à domicile. St. Roch, 37 avril 1878.

P. LAROSE et On.

Éditeurs-Propriétaires.

Rue de l'Aqueduc, ou au Bureau de Poste boîte 5, St. Sauveur.